

BURN-OUT

Marie Nirrti

raconter la vie

« Le secret de l'action, c'est de s'y mettre » disait Alain. Le philosophe, pas mon voisin de palier. Oui, la seule façon de connaître sa voie c'est de se jeter dans l'action. Dans une voie précise pour éprouver, au contact même de ce choix s'il était le bon ou non.

Qu'est-ce qu'une bonne décision ? Celle que l'on ne regrette pas ? Celle qui est mûrement et longuement incubée? Ou alors est-ce l'explosive, l'inattendue, l'incompressible autant qu'incompréhensible pour le spectateur/témoin? Ou bien sont-ce ces bouffées qui montent en vous soudain, bouleversant de toutes parts vos systèmes respiratoire, cardiaque comme gastrique et qui vous plongent en un instant fortuit dans un mélange d'apoplexo-semi paralytique étouffante et nauséuse ?

Il y a des êtres sur Terre qui souffrent du phénomène curieux et pas si physiologique que cela au fond, de la somatisation systématisée.

Bienvenue au club si vous vous sentez concerné(es), je suis aussi de cette espèce.

Parce qu'il faudrait toujours pouvoir vous ranger dans une case, alors que dans son cas, ça la submerge et l'inonde de partout.

Je m'en étais aperçue enfant : tomber dans les vapes parce que « Là il faut vraiment aller au lit » : de la fièvre et des aigreurs d'estomac au moindre dérangement affectif, stupeur, tremblements et frissons...

Bref, tout cela semblait désormais soldé, entériné et plus ou moins maîtrisé semble-t-il, puisque jusqu'à ce jour du 29 mai 2013, alors que j'étais une joyeuse jeune femme active dans le bon vieux marasme économique français, tout s'est effondré au-dedans de moi. Décider c'est trancher. Et trancher c'est avoir du courage. Soit l'art de sauter dans le vide.

Tant pis, je m'en tamponne, je n'en peux tout simplement plus, le feu intérieur me mine depuis trop longtemps. Je vais prendre la tangente en me tirant de ce boulot malgré l'incertitude des lendemains avec pour seule conviction, la ritournelle qui me harcèle depuis des mois : tout cela, cela n'est juste proprement plus supportable.

Fuir dans l'art, la ganja, les films en noir et blanc, la littérature, le vieux jazz et le vieux hip-hop ; l'ailleurs ; les cultures plutôt que les hommes dont il faut toujours se méfier ; le défoulement exutoire de la marche quotidienne ou des 30 km de course en dératée notoire. Il rime à quoi tout ce mic-mac de fuites

en cascade ?

Effet collatéral de ce bouillonnement intérieur, telle une cocotte-minute à retardement, je souffre depuis un bail de l'irrépressible besoin de me défouler. J'ai planté mon boulot pendant la pause déjeuner suite à un énième SMS teigneux et ubuesque de la part de mon boss, déclenchant en moi une splendide crise de spasmophilie qui m'a menée tout droit chez le premier médecin disponible dans un centre médical en face de chez moi qui heureusement, prenait sans rendez-vous.

Après un éprouvant trajet en métro tremblant comme une parkinsonienne frissonnante autant que chancelante et consternant à l'occasion tous les passagers du wagon (mais qu'est que cela pouvait bien me foutre au fond de leur réaction, quand bien même je me sentais épiée), je suis reçue à l'accueil du centre médico-social par une femme manifestement atterrée par mon état. Elle décide donc de m'envoyer direct chez le psychiatre, la porte d'en face, pour ressortir quelques heures plus tard de ma première consultation psy avec un arrêt à durée indéterminée et l'interdiction d'adresser de nouveau la parole ou de croiser à nouveau mon dingue de patron.

Oublie donc le quartier de la Place d'Italie poulette, et change vite de commerçants.

« On appelle cela burn-out, un lâchage généralisé de tout le corps, Mademoiselle, et il ne faut pas prendre cela à la légère. » « Si vous le dites. Il va falloir me mettre sous calmants ? » Je n'avais jusqu'alors goûté qu'aux plaisirs de l'homéopathie, par ailleurs totalement inefficace depuis des mois pour apaiser mes symptômes : ni contre l'insomnie, ni contre les cauchemars éveillés ou non, ni contre les crises d'angoisse, ni contre les tremblements erratiques de mon corps, ni contre cette fébrilité si prégnante. Dois-je croire ce que je perçois ou entendre ce que j'ai en moi ? Où situer la faille ?

Dans nos sociétés hyper développées et hyper exigeantes, réclamant toujours plus de rendement et d'efficacité ? Pour des salaires toujours plus bas, comme si des forces centrifuges se cachaient constamment à l'œuvre pour nous séparer les uns des autres ?

Non je n'ai pas été une intoxiquée des romans dits d'anticipation, Harry

Potter me laissant désespérément de marbre. Je pense néanmoins avoir lu les indispensables et cela me glace le sang de pouvoir aujourd'hui retrouver tant de similitudes entre des livres écrits il y a plusieurs décennies et le maelström actuel dans lequel je vagabonde et m'égare tant bien que mal dans ce système rampant tous les jours autour de nous, tant de ces dogmes et doxa prophétiques paraissent dominer ce monde de désaxé qui me semble désormais complètement démentiel.

D'où la fabrication au fur et à mesure de ma plongée intime dans l'univers professionnel de la "plus belle ville du monde" de toute une panoplie florissante d'outils imparables et nécessaires à mon petit recentrage intime de misanthrope : marche systématique avec musique à fond les ballons dans les oreilles et avalage de dizaines de kilomètres par semaine pour m'isoler, coûte que coûte. Le plus possible.

Trop d'urgence à rentrer chez moi une fois la journée de labeur pliée. A pied mais chez moi.

Dans mes odeurs d'ambre et de tabac froid. Au milieu de mes empilements de bouquins qui ont dû trop me taper sur le système. Quoi de mieux que ces objets totémiques franchement, pour fuir un monde qui vous angoisse lorsque l'on est trop farouche et/ou solitaire comme moi ? Entre mon chat, mes litres de tisanes et mes quelques pétards du soir. Attaques d'anxiété, nausées, le cœur qui bat à tout rompre soudain, la difficulté à respirer.

Presque imperceptiblement, c'est comme si mon âme est en train de se dessécher telle une vieille plante oubliée sans eau des années au fond du jardin. Comme elle qui suit la lumière du soleil et se tourne pour assurer sa photosynthèse, j'ai besoin de la luminosité de ses pairs. Pas de leur bile. Ça suffit comme ça, j'en ai déjà assez abreuvée malgré moi de fiel au sein de mon cher syndicat patronal de l'Industrie.

Et oui j'ai un besoin biologique de contacts émotionnels. Malgré mon penchant naturel pour l'auto-réclusion qui va crescendo chaque jour. Oui, les gens sont compliqués, bien plus que ce qu'ils ne veulent se donner à voir, la vie est compliquée.

Les convictions m'inquiétant beaucoup, je préfère opter pour le doute, d'autant qu'une certaine forme de déraison n'est pas pour me déplaire, certainement parce que j'ai toujours préféré les fissures de l'âme aux certitudes. Il était une fois une artiste ratée (« ce n'est pas sérieux de faire les

Beaux-Arts voyons ») ou une intello en faillite, puisque j'ai décidé d'abandonner lâchement peut-être mes études à rallonge de la thèse en 6 ans, pour me plonger sans transition aucune dans le sémillant et toujours grenouillant univers de courettes variées de prétendants, cireurs professionnels ou conspirateurs en herbe s'escrimant régulièrement entre eux dans les amphithéâtres du Syndicat national de l'Imprimerie française.

Dans quel but si ce n'est celui de savoir qui avait la plus grosse ? « On est là pour être des killers, pas pour faire des sentiments. Que ce soit bien clair. » me rétorqua un matin Paul, le cupide et autoproclamé Secrétaire général adjoint, pro du marketing de l'offre et de la communication à deux francs six sous.

Communiquer à tous crins ou communiquer efficacement, telle était la cruelle et constante chamaillerie entre moi et Paul, avec tout ce que la hiérarchisation des postes peut créer de rancunes, catalogages en tous genres, préjugés nocifs et dédain envers une arpette comme moi. Je ne suis qu'une simple exécutante en somme, une personne qui se contente d'exécuter un ordre, même complètement absurde, surtout sans se poser la moindre question quant à la validité de sa mission. Est-ce pour autant à un troufion comme moi que revient dans ce grand barnum d'organisation professionnelle de s'attaquer à la violence des rapports quotidiens ? Est-ce à moi de réinventer la nature des relations humaines au travail pour un salaire qui ne vaut pas mieux qu'un clou de girofle dans l'univers mondialisé de la course aux dettes, gaspils divers et résolution kafkaïenne du différentiel de compétitivité ?

Comment faire comprendre à un troupeau de cinquantenaires arrogants et infatués que l'intelligence émotionnelle joue un rôle primordial dans le travail d'équipe comme dans le respect de l'intégrité d'autrui ? Comment fonctionne cet écheveau invisible des liens affectifs ? Ce n'est quand même pas moi, la lilliputienne de jeune femme qui vais l'enseigner à une bande d'industriels fanfaronnant et néanmoins en débandade complète ?

Désolée, ce n'est pas écrit en toutes lettres sur son CV, d'ailleurs je regrette fort qu'il n'existe pas à ma connaissance de case correspondante à une rubrique "profil psychologique et émotif", parce que chez moi c'est le cerveau limbique qui fonctionne à pleines balles, bien plus que le cortex

préfrontal. Or ce cerveau ancestral qui se terre tout au fond de notre crâne est construit pour émettre et recevoir les informations sur le canal de l'affect. Semblant manifestement ne fonctionner que sur le canal de l'affect, il allait bien arriver qu'un beau jour, le vernis ou la carapace que j'avais mis tant de temps à me construire craque.

Et je radote de plus en plus, à bas bruit, dans ma tête : nous ne sommes après tout, dans cette sclérosante civilisation dite développée que des pantins, des « fourmis perdues dans l'univers intergalactique », des êtres besogneux et paumés : de l'indispensable « Lost in the Supermarket » des Clash qui m'a toujours accompagnée fidèlement dans mes voyages forcés et bien trop fréquents dans ces nouveaux temples que sont les hypermarchés et centres commerciaux, qu'ils soient parisiens, banlieusards ou campagnards durant 15 ans ; moi : je n'en peux plus de tout cet étalage de PRODUITS ! Je n'ai pas besoin de tout ça.

Ca suffit, je veux sortir de la grande « scène de la vie » pour un petit bout de temps.

Je suis trop lassée de tous ces mimodrames, faux-semblants et chausse-trappes.

Marre de la représentation permanente, du serrage de fesses et de cœur, des tronches en biais incapables de regarder ailleurs qu'autour de leur propre nombril.

Soyez sympas, laissez-moi partir reposer mon âme et mon esprit pour un petit bout de temps. Et foutez-moi enfin un peu la paix.

« Dépêchez-vous de prendre un crédit, un prêt pour changer de voiture. Avez-vous une convention obsèques? etc., etc. » Alors que nos souvenirs en apparence cachés ne demandent qu'à revenir dans la conscience.

C'est ça qui m'obsède désormais, et surtout pas tout le reste. Je me demande depuis longtemps si tous ces souvenirs dont nous sommes tous affublés malgré nous, ne pourraient pas justement être l'une des clés pour nous extirper enfin de ces systèmes toujours plus anxiogènes, puisqu'uniquement performatifs et où le spectacle général s'est mû en tragédie dépressive.

Je sais qu'il y a plus grave et plus urgent que ma petite personne. Mais je

refuse de vivre dans un monde si anxiogène et désabusé. Justement parce que je me shoote à la presse écrite autant qu'aux affaires internationales, certainement trop masochiste, trop informée voire « éduquée » à la manière surannée aujourd'hui de Bourdieu peut-être, je ressens cette sensation étrange chaque matin de ma vie de femme « active », de danser telle une funambule du dimanche, dont on a omis de lui enseigner pour habitus indispensable à son bon parcours sur la corde de l'existence : « Avance, tais-toi, et surtout reste discret. » Oui mais justement je n'y arrive plus, comme tant d'autres d'ailleurs si je prends en compte tout ce que j'entends autour de moi.

Promis je sors de la scène, pas longtemps et sans abuser du système bien sûr, mais il faut enfin que je me mette en quête de ce que je veux faire de ma propre personne : comment parvenir, malgré tout à se faire mon petit trou. Quand même. Persuadée qu'un passé non soldé nous conditionne autant qu'il nous bride, je pense que se cacher derrière l'amnésie de sales souvenirs n'est que l'illusion d'une protection fantoche qui finit un jour par s'écrouler, tel un château de cartes bien vite balayé par le vent d'une journée ensoleillée de mai 2013.

Tous les fils articulant la marionnette que je suis s'entremêlent depuis trop longtemps dans un enchevêtrement kafkaïen qui m'empêche de trouver le sommeil comme de savoir où pourrait se trouver ma place dans la société française des années 2000.

Ce que je nomme mes fils du passé représente le conditionnement de mon histoire familiale que je chercherai à reproduire ou au contraire m'en démarquer, tout dépend des êtres et des vécus. Cette catégorie de fils me paraît depuis des lustres primordiale, parce que c'est elle qui nous relie et nous lie, et je suis convaincue que chercher à oublier son passé c'est certainement se condamner à le revivre à perpétuité, même inconsciemment.

Selon moi, toutes nos expériences marquantes sont enregistrées, rangées plus ou moins bien dans notre boîte mentale et elles viennent ponctuellement parasiter nos activités quotidiennes. Or c'est bien cela qui prime aujourd'hui pour moi et c'est ça qui pour l'instant ravage tout dans ma tête. Il faudrait aussi sans doute adjoindre à ces fils qui articulent

l'automate/pantin que je suis devenue, ceux de l'« habitude » dans laquelle je suis tombée, comme tant d'autres, sans s'en rendre compte. L'habitude dans laquelle nous nous réfugions, pour avancer quand même. Puisque tout va décidément trop vite de nos jours. Et nous avec.

Cette habitude qui fait que l'on finit au fil des ans, par se contenter du moins-disant et qui m'a fait tenir dans cet emploi durant 3 ans. Il existe paraît-il deux mémoires, l'une objective, celle des tâches les plus quotidiennes ; l'autre subjective, celle qui conserve les émotions/émois de l'enfance et les traumatismes de la vie. Pourquoi alors nos souvenirs les plus angoissants conditionnent à ce point notre présent jusqu'à ce que nous ayons pu leur redonner leur véritable place? Ai-je moi-même été réellement capable de faire ce travail ? Comment parvenir à accorder la place qu'ils méritent à ces traumas-émotions, au bord du précipice qu'est devenue la vie du XXIe dans nos sociétés dites développées?

Je démarre donc mon premier jour donc de coup de bûche à la chimie, et je décide pour célébrer ma fuite d'organiser un dîner avec ma vieille amie, dans le but express de parler d'autre chose que de l'augmentation prodigieuse des pervers masqués dans la Gaule de 2013. Oui mais voilà ce soir-là, j'allais aussi découvrir que « les rues de Paris ne sont plus sûres » comme le racontait déjà si bien feu Pierre Desproges. Celles de mon quartier pourtant tranquille et pépère, pousseto-gérontophile des alentours de la Place Daumesnil, situé non loin de ma salle de shoot à la chlorophylle au bois de Vincennes. Sortant à peine du dernier métro à Nation après cette petite parenthèse féminine, je me fais soudain arracher mon précieux joujou qui sert maintenant presque à tout. Soit mon téléphone. Manque de bol pour les voleurs, ce soir-là ma coupe personnelle débordait tant que plus rien ne pouvait plus m'être supportable, puisque je venais de décider de passer à la phase tabula rasa intégrale.

Trop c'est vraiment trop. J'ai hurlé.

Burn-out au boulot, crise de spasmophilie, sauve-qui-peut, consultation d'urgence chez un psychiatre inconnu et baptême du « démarre ta vie sous antidépresseurs ».

Rejoins donc dans la joie la liste des dizaines de millions d'utilisateurs compatriotes,

Je m'étais crue épargnée, avec ma chère homéopathie.

Instinct de survie ou crise de nerfs, je ne me souviens plus trop, mais en un quart de seconde je parviens à invoquer l'esprit de mes anciens muscles de sprinteuse et mes talents de Castafiore jusqu'alors ignorés, pour me lancer à la poursuite hurlante, même si « brillante » serait plus adéquat, de mes aigrefins tout en essayant de rameuter si possible du monde derrière moi. Ce serait chouette quand même d'avoir en guest-stars quelques grands costauds. D'autant qu'il fait chaud en ce soir de fin Mai et les nombreuses terrasses des brasseries de la place de la Nation ont été investies en masse.

Ventre à terre avec ses sens en alerte intégrale, je remarque néanmoins les nombreux couples baguenaudant en cercles idiots un peu comme un troupeau de moutons dans un manège autour de la Place de la Nation pour éliminer leur plateau de fruits de mer ou leur côte de bœuf béarnaise, qu'ils ont dû copieusement arroser de litres de vin comme le veut la tradition hexagonale. Manifestement ils s'en tamponnent le coquillard de moi l'hystérique qui court ventre à terre en hurlant derrière deux grands molosses. Bêtement, en regardant les loubards filer devant moi, je me dis qu'aux vues de leurs gabarits respectifs, les deux corniauds auraient mieux fait d'envoyer leurs candidatures aux « déménageurs bretons » plutôt que de patauger dans de si piteux vols à la tire.

Pourquoi une idée aussi bête traverse mon esprit, justement à ce moment-là ? N'aurais-je pas mieux à faire que de m'encombrer d'idées et théories parasites, si stupides somme toute dans de telles circonstances ?

Rewind mental dans ma tête en 2003 Boulevard Ney, 75018.

Moussa : « Oui, mais c'est cool la fauche, même pas l'impression de bosser, quoi. »

Moi : « Oui mais non Moussa, tu ne travailles pas justement en volant, tu dois réaliser que tu seras obligé de travailler pour vivre, et que ce ne sera pas une partie de plaisir... » et patati et patata répondais-je benoîtement comme tous les jours, moi la nouille d'éducatrice au rabais sorbonnarde censée jouer la pacificatrice environ 30 heures par semaine dans l'un des quartiers perdus de la capitale.

Mais voilà, perdue dans l'urgence autant que dans ma détresse face à un

phénomène aussi soudain, moi la sprinteuse groggy du jour venait d'omettre de calculer que mes foulées n'atteignent qu'à peine 90 cm de long, que je ne mesure pas 1,85m comme mes deux assaillants, mais 1,57m, et que là je dois bien être à 190 en cardio. J'effectue alors un décrochage assez pitoyable du micro peloton qui file tout droit vers la porte de Vincennes.

Au début de l'avenue du Trône, les adducteurs en ébullition et le souffle de "La dame aux Camélias" aux lèvres (merci cher tabac), je réalise à nouveau combien sont nombreux les spectateurs venus assister à cette exclusivité parisienne, représentation théâtrale unique et gratuite qui semble décidément passionner beaucoup de monde. Un homme relativement jeune, s'approche alors avec son téléphone en me proposant d'appeler le 17. Toute haletante et à peine revenue parmi le monde, je lui réponds oui merci dans un râle, oui bien sûr ! Enfin quelqu'un qui réagit. S'avancent alors cinq grands zozos. Le plus vindicatif d'entre eux me renvoie fissa dans mes pénates sur un registre lexical absolument délicieux : « Attends, c'est qu'une sale gebour, tu crois qu'elle aurait fait quoi si t'avais été en iench toi, elle n'aurait rien fait, cette sale tepu, etc. » Il me semble que ce sont précisément ces termes qui furent utilisés, même si tout s'emmêle (gebour= bourgeoise ; iench = en chien).

Je pense que ces doux noms d'oiseaux sont à peu près les bons, même si ma mémoire n'est faite que d'oublis. Mémoire peut-être malhonnête mais sincère.

Cette situation me replonge illico presto à l'époque de mon collègue-poubelle il y aura bientôt 7 ans, avec un membre de la meute qui s'avérait être plus émotif que les autres, l'un des plus « rattrapable » d'après l'équipe éducative. Quelle charmante expression. Mais, ouf, ça arrive quand même parfois peut-être.

Paradoxalement ce soir à Nation, les quelques pauvres arguments que le gentil lascar servit à ses confrères de fauche pour tenter de les ramener à la raison me touchèrent, moi la nunuche pétrie de bons sentiments et de l'humanisme naïf propre aux enfants de la classe aisée.

D'autant que je suis incapable de m'empêcher de revenir aux liens si forts que j'ai pu avoir avec ces petits gosses perdus des cités de France, terreurs de bambins plus ou moins grands que j'avais aimés, engueulés, incendiés,

essayé de gérer, collés, récupérés chez les flics, raccompagnés chez eux. Eux aussi mes cinq connards du soir étaient perchés en équilibre sur un fil de vie aléatoire, et mon petit "défenseur" y était aussi lui-aussi, perché sur cette corde fragile qui peut craquer à la première pression.

Bien entendu, le pseudo gentil céda finalement à l'instinct de groupe et à son forcing, me lançant un regard navré et un tantinet gêné.

Instantanément, alors que la bande beaucoup plus grande que ce que je m'étais imaginé, décide de se disperser pour m'abandonner à mon sort en prenant la direction de « mon » boulevard à moi, arrive une grande nana de mon âge environ brandissant mon précieux outil de communication qui coûte un bras, faut-il le rappeler. C'est d'ailleurs bien pour cela qu'on vient de me le faucher. Les charardeurs stoppent alors leur départ, plantés là, littéralement bouche-bée, ébahis et comme pétrifiés par l'apparition miraculeuse en jupons qui vient d'apparaître de nulle part.

Le temps d'analyser cette nouvelle information, et peut-être en raison de la présence de toute cette assistance végétative, il sort automatiquement de ma bouche malheureusement toujours coincée en mode « hurlant » un puissant : « La seule qui a un vrai truc entre les jambes, et ne se conduise par comme un enculé, c'est une femme. Encore une fois. » De toute façon, il le fallait, je voulais que tout le monde m'entende, c'était ma meilleure manière de délivrer l'intégrale de mon trop-plein d'agressivité contenue pendant des mois. Ce soir, on ne me la ferait pas à l'envers. Non, non et non.

Ayant déjà joué la grande scène tragique ce midi dans le métro, je n'ai plus grand-chose à perdre ! Je ne vais quand même pas laisser passer ma chance de profiter d'un public aussi large, les badauds du début ayant tenu à assister à mon happening en entier. Ainsi, je venais de célébrer à grand bruit certes, mais à ma manière et par effet réflexe ma fuite le midi même de la contrée de Misoginy-Land.

Parce que non, je n'avais pas opté pour la solution "bonne cuite avec la copine" au dîner qui précéda mon aventure nocturne. Pas de mélange avec les médocs.

Puisque mes lascars avaient décidé désormais de batifoler dans ma rue, nous décidâmes par mesure de sécurité de rentrer par un autre chemin. Et

j'eue enfin l'explication de mon sauvetage inespéré et comme tombé du ciel. Ma libératrice me raconta tout : elle m'avait entendu au loin brailler comme une ânesse, preuve que ma voix portait quand même malgré tout ce tabac, avant de croiser peu après les deux autres énergumènes qui dans leur course effrénée lâchèrent mon téléphone presque à ses pieds. Ma saint-Bernard du soir fut bien entendu abreuvée de remerciements, sans pour autant que je sois capable de lui exprimer mon extrême gratitude de « femme au bord de la crise de nerfs » et nouvellement sous anxios, tout en lui garantissant aussi une montée en puissance de son karma après un tel geste ainsi qu'une super réincarnation plus tard.

Mon adorable inconnue en garda peut-être un souvenir un peu plus mitigé que moi, puisqu'elle dut faire le retour avec une hystérique trop reconnaissante et d'évidence au bout du rouleau complet, pour être capable de lâcher à une inconnue en quelques minutes un tel tombereau chaotique d'informations : médicales, mythologiques, cultuelles et j'en passe. Je m'étais transformé en robinet inépuisable de mots.

Petit effet comique et l'épilogue de cette folle soirée, nous sommes retombées en route sur le « gang du 12 », cette fois-ci en total style c'est-à-dire capuchés, abrités de la pluie sous un auvent d'immeuble. Mais manifestement désormais, « ils s'en "battaient les steacks" de nous ». Encore un nouveau terme d'argot actuel et bien vulgaire offert à ma sauveuse comme future potentielle arme verbale de défense avec explication étymologique en sus un brin trivial, je l'avoue.

Je venais donc de bénéficier d'un autre genre de training cardiaque sans les tremblements d'hier...Tant pis pour les courbatures de demain, et j'avais récupéré mon téléphone en état de marche. Ne me restait plus qu'à rentrer dans ma cabane pour me faire une intégrale de Pierre Desproges. J'étais peut-être ridicule à voir ce soir, mais je n'en n'avais désormais strictement plus rien à fiche du regard des autres, et non, non, non on ne me ferait pas ça en guise de cerise couronnant le gâteau de crottes de ma journée.